

## Nouveautés

---

Number 162, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64280ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2011). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (162), 4–15.

## ESSAI

BERNARD ÉMOND

*Il y a trop d'images : textes épars 1993-2010*

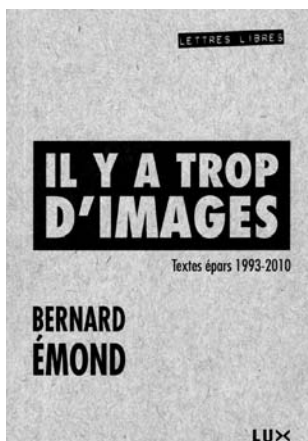
Lux éditeur, Montréal

2011, 121 pages

Coll. « Lettres libres »

Cinéaste québécois reconnu de par le monde, notamment pour sa trilogie sur les vertus théologiques composée de *La neuvaïne* (2005), *Contre toute espérance* (2007) et *La donation* (2009), Bernard Émond propose ici un recueil de 24 courts textes séparés en deux parties (« Cinéma cinémas » et « Ce qui importe »), où il exprime remarquablement, et avec la profondeur qu'on lui connaît, un appel à la résistance.

On peut considérer *Il y a trop d'images* comme la face littéraire de l'œuvre d'Émond : elle présente la même gravité. Et de même, si le portrait sombre du monde et de la société que dresse le cinéaste, anthropologue de formation, est accablant, les grandes œuvres auxquelles il fait de nombreuses références se posent comme des ouvertures possibles, des brèches qui laissent passer la lumière : « Les œuvres qui comptent nous conduisent à ce qui importe et appellent à notre responsabilité. Il y a un honneur du lecteur ou du spectateur qui consiste, lorsqu'on a posé le livre ou quitté la salle obscure, à poursuivre la conversation, à répondre à l'œuvre, par la pensée et par l'action. Nous sommes ici à des années-



lumières de la goguenardise et de la légèreté obligatoires qui ont colonisé les médias contemporains. Nous sommes dans l'esprit de et dans la croyance, car c'en est une, en la réalité du monde et en possibilité de l'action » (p. 13).

Les textes ont tous été diffusés, publiés ou déclamés lors de diverses occasions avant de constituer le recueil. On en note un publié dans *Le Devoir* du 3 octobre 2009 à l'occasion de la mort de Pierre Falardeau, un autre lu lors des obsèques de Pierre Vadeboncoeur, plusieurs publiés dans des revues comme *Relations* ou *Métier réalisateur*, par exemples. Mais ces textes vont au-delà du simple hommage (à Falardeau ou Vadeboncoeur) ou des considérations esthétiques ou techniques sur le cinéma : ils portent un message autre, plus important encore et qui place les lecteurs et lectrices en face à face avec un devoir de conscience et de liberté, dans son acception la plus noble, comme concept élevé et complexe. C'est ainsi que se trace le sens à donner au rassemblement des textes en un seul et même recueil. Au cours de la lecture, d'un texte à l'autre, le propos d'Émond s'étaye et embrasse une cohérence qui trace le fil rouge à suivre pour en saisir la mesure et l'importance.

MARIE-ANDRÉE BERGERON

CATHERINE FERLAND et  
BENOÎT GRENIER [dir.]  
*Femmes, culture et pouvoir.*  
*Relectures de l'histoire au féminin XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*  
Les Presses de l'Université  
Laval, Québec  
2010, 329 pages  
Coll. « InterCultures ».

Une lecture rectificatrice de l'histoire, voilà ce que propose *Femmes, culture et pouvoir*. *Relectures de l'histoire au féminin XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, regroupant 16 articles représentatifs du colloque international qui s'est déroulé à l'Université de Sherbrooke en mai 2009. D'approches et de disciplines



distinctes, ces textes participent tous d'une même intention : celle de rectifier l'histoire en construisant une réflexion sur le pouvoir qu'ont exercé les femmes, rectifier aussi l'impression de ralentissement de la recherche dans ce champ d'étude par le partage des acquis et la diffusion des questionnements. Au socle du projet se trouve également la volonté de célébrer une pionnière de l'histoire des femmes au Québec : Micheline Dumont, à qui le livre est dédié.

L'ouvrage s'organise en trois sections, qui revisitent les modalités et les lieux de pouvoir féminins. D'abord, « Éducation, culture et transmission des idées » réunit des interventions qui réfléchissent à l'autonomisation de la parole des femmes afin de leur restituer un pouvoir de transmission, qu'elles tentent de ressusciter leur voix (Colleen Gray) ou d'illustrer leur rôle dans le « processus de reproduction culturelle » (p. 44) par l'investigation de correspondances familiales (Isabelle Lehuu). Analysant ce rôle de médiatrice du savoir dans la sphère publique, Hélène Charron interroge la difficile reconnaissance des femmes dans le champ des sciences sociales tandis que les deux dernières études de cette section s'intéressent aux représentations féminines de résistance au cinéma, dans les productions françaises sous l'Occupation d'abord, avec Delphine Chedaleux, puis, avec Alberto Da

Silva, dans le cinéma brésilien autour de la figure dissidente de l'actrice Norma Bengell.

La deuxième partie se penche sur le pouvoir des femmes qui se manifeste à la croisée de l'intime et du social. Qu'elles considèrent le rôle des femmes dans le monde du travail (Béatrice Zucca Micheletto) ou qu'elles réfléchissent à leur apport dans les activités juridiques (Sylvie Perrier pour l'Ancien Régime), les affaires (Catherine Ferland et Benoît Grenier) et l'économie familiale (Marie-Eve Ouellet), les contributions cherchent à nuancer le postulat selon lequel les femmes se conformaient à la division des sphères, en analysant « leur capacité à mettre à profit leur position de marginales » (p. 117). D'autres rectifient la lecture de certains événements historiques ou milieux socioculturels. Laurie Laplanche privilégie la façon dont les femmes ont pu négocier avec les limites de l'exclusion pour légitimer leurs revendications lors de la Révolution française tandis que Geneviève Faye esquisse les trajectoires particulières des quelques femmes qui ont agi à titre de directrices de théâtre parisien au XIX<sup>e</sup> siècle plutôt que de tracer l'histoire de leur sujétion.

Enfin, les textes de la troisième section, « Pouvoir politique, militantisme et enjeux sociaux », portent sur l'influence des femmes en contexte politique et social. En plus des contributions étudiant tour à tour le pouvoir équivoque reconnu aux femmes par les discours religieux et colonial ainsi que dans le monde journalistique (Marie-Emmanuelle Reytier), on peut lire l'intervention de Marilyn Randall qui, plutôt que d'endosser l'idée admise selon laquelle les femmes n'ont pas participé aux Rébellions de 1837-1838, questionne les rôles réel et symbolique qu'ont joué les Bas-Canadiennes en période insurrectionnelle par l'entremise du discours tenu *par* et *sur* les femmes.

L'ensemble de ces contributions propose une lecture plus inclusive et surtout plus positive de l'histoire afin de faire émerger les contextes — nombreux — où des femmes ont su déjouer contraintes et obstacles pour se réaliser en tant que sujet et ouvrir de nouveaux possibles.

MYLÈNE BÉDARD

## ÉTUDE

### FRANÇOIS DUMONT

*Le poème en recueil*

Nota Bene, Québec

2010, 147 pages

Coauteur de *l'Histoire de la littérature québécoise* parue aux éditions du Boréal en 2007, François Dumont présente un nouvel ouvrage chez Nota Bene. *Le poème en recueil*, neuvième livre de l'auteur toutes catégories confondues, se présente comme une lecture de cinq poètes québécois, Hector de Saint-Denys Garneau, Gaston Miron, Jacques Brault, Roland Giguère et Pierre Nepveu pour qui, selon Dumont, « l'écriture du recueil constitue une part importante de la poétique » (p. 5). Déjà, pour le regard renouvelé porté sur l'œuvre de ces poètes, la proposition de Dumont suscite l'intérêt. Menées de main de maître, les études que nous propose l'auteur constituent autant d'« explorations d'un point de vue sur les textes » (p. 6), soit celui de les lire à partir de leur mise en recueil. Les poèmes s'en trouvent, de fait, éclairés. Mais il a plus : le livre se propose de rejoindre le lecteur de poésie qui n'en est pas spécialiste et entend agir telle qu'une invitation à explorer davantage la poésie pour toute personne qui, devant elle, demeure incrédule. Écrite dans un style limpide, cristallin, chacune des propositions permet vraiment d'approfondir la compréhension de l'œuvre à l'étude, dans le cas des 5 premiers essais, ou des « formes et fonctions de l'anthologie » (p. 99) dans le cas du dernier.

Dans la première étude, Dumont présente l'analyse du travail éditorial effectué pour la publication du recueil *Les solitudes* d'Hector de Saint-Denys Garneau, édité pour la première fois en 1949 par deux amis du poète, Jean LeMoynes et Robert Élie. Or, publié au sein de la première édition des *Poésies complètes* (un titre qui sera d'ailleurs changé en 1972 par le plus juste *Poésies*), ce recueil modifierait le sens qu'on peut octroyer à *Regards et jeux dans l'espace* (1937), puisqu'il est présenté comme la dernière partie d'un diptyque. Encore, le travail éditorial effectué par LeMoynes et Élie ajouterait aussi un sens qui, selon ce que postule Dumont, n'irait pas nécessairement dans la direction que Garneau aurait donné lui-même à son œuvre, et notamment en ce qui a trait à la poétique du recueil : « La constitution du recueil posthume contredit systématiquement l'orientation de la composition de *Regards et jeu dans l'espace* » (p. 15). Il est aussi fascinant de constater que, par exemple, les textes de Roland Giguère, qui font l'objet du troisième chapitre, programment de manière aussi diverse qu'étonnante le surgissement d'enjeux liés au récit ou que l'anthologie emprunte les traits du recueil bien qu'elle en « nie implicitement la part proprement poétique » (p. 99).

Enfin, si Dumont choisit de traiter de poètes dont l'œuvre est éclairée par une imposante masse critique, il n'en demeure pas moins que le regard qu'il porte sur elle permet une lecture nouvelle, différente des textes puisqu'il en observe, avec une admirable acuité, un versant inexploré. *Le poème en recueil* est en lice pour le prix Gabrielle-Roy 2010.

MARIE-ANDRÉE BERGERON

## NOUVELLE

### JÉRÉMIE LEDUC-LEBLANC

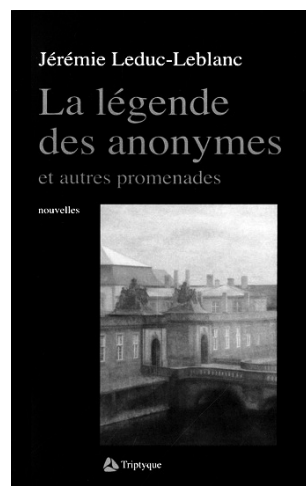
*La légende des anonymes*

Triptyque, Montréal

2011, 155 pages

*La légende des anonymes* est le premier recueil de nouvelles de Jérémie Leduc-Leblanc. Ce jeune auteur s'est cependant déjà distingué en remportant deux fois plutôt qu'une le second Prix littéraire de Radio-Canada dans la catégorie nouvelle. En 2007, il a également fait paraître *Mémoire d'ombres*, un premier recueil de poésie. Le présent ouvrage regroupe seize textes dont plusieurs sont influencés par les rapports perçus entre l'écriture et la promenade ; un sujet qui lui tient à cœur puisqu'il s'y est spécialement intéressé en travaillant sur sa thèse de doctorat.

« Bertrand marche » parce qu'il est seul et que c'est tout ce qui lui reste dans la vie. « Si Bertrand écrivait, il pourrait dire qu'il a besoin de marcher pour ralentir, pour accepter l'inévitable. Il dirait sans doute [...] que marcher, c'est écrire un récit, un long poème, qui sait, peut-être même une ode ? » (p. 33). L'homme du Néguev, vieillard du désert, héros énigmatique de la nouvelle « Paysages de Meir-Kebrah » marche aussi en cherchant les mots qui lui permettraient d'évoquer ses souvenirs douloureux. « L'homme de Calder », lui, se déplace en rêvant.



Ce personnage ambigu, créé par un écrivain qui souhaite donner une image à la solitude absolue, veille sur la ville en *imaginant* les mots qu'il entend, à l'instar en fait de celui qui l'a mis au monde. D'ailleurs, Leduc-Leblanc semble fasciné par l'acte d'écrire et ses personnages tentent souvent de décomposer ce processus créatif. À cet égard, « La valse des chenillettes » est particulièrement réussie. Dans cette nouvelle, un écrivain débutant réalise qu'en cherchant trop longtemps comment dire les choses, il en vient à oublier ce qu'il veut exprimer.

Dans des contextes mélancoliques et intimes nourris de réminiscences, des êtres remplis de doutes prennent le pouls de leur isolement et de leurs relations d'appartenance. En se reportant à des listes qu'ils ont dressées, par le biais de l'écriture, en se fondant dans la foule ou à la faveur d'un voyage à l'étranger — Israël, la Pologne, le Mexique —, ils tentent de donner une direction à leur vie. La question de la judéité plane souvent sur ces récits mystérieusement reliés par un fil invisible. Dans un style en demi-teintes, en usant d'une langue simple et directe non dénuée de poésie, Leduc-Leblanc façonne une réalité sensorielle qui émeut. Il signe ici un beau recueil conçu *en temps et lieux*.

GINETTE BERNATCHEZ

### ANDREÏ MAKINE

*Le livre des brèves*

*amours éternelles*

Seuil, Paris

2011, 195 pages

Dans huit récits, Andreï Makine évoque l'ancienne Union soviétique, gouvernée par des apparatchiks, déconnectés de la réalité dans laquelle se débattent leurs sujets. À l'école, les enfants apprennent que seul le marxisme-léninisme est capable d'assurer la réalisation d'« une ville lumineuse, des gens souriants, fraternels, et qui, au milieu d'une abondance d'objets convoités et de victuailles,

ne perdent pas la tête, choisissent le minimum, suffisant pour s'alimenter et s'adonner à une activité mystérieuse que l'institutrice appelait l'édification de l'avenir » (p. 32). Ceux qui résistent au lavage de cerveau sont envoyés en Sibérie pour quelques années ; s'ils récidivent, la peine est plus dure, jusqu'à ce qu'ils soient si malades que la mort les fera taire.

Tel était le cas de Dmitri Ress, que Makine nous fait rencontrer dans le premier texte. L'homme, une ruine, est atteint d'un cancer. Quand une jolie femme descend d'une de ces grandes voitures réservées aux haut-gradés du parti, le visage de Ress s'illumine. Nous comprenons qu'il y a un mystère entre lui et cette femme, mystère qui sera résolu dans le dernier récit.

Toutes les histoires rapportées par Makine tournent autour de la même question : comment survivre dans une société abêtie par le labeur, l'alcool, les conditions de vie abominables ? La réponse, chacun des protagonistes la trouve en lui-même, dans le souvenir d'un moment de bonheur. Ainsi, le jeune narrateur, pensionnaire d'un orphelinat, rencontre une jeune femme, assise sur un gradin, les paupières closes. Elle offre son visage au soleil, souriante, un livre sur les genoux, dans lequel est glissée une enveloppe. Quand le garçon s'approche, il voit des larmes sur les cils de la femme, qui se lève et part, sans hâte. Andreï apprend qu'il s'agit d'une veuve dont



le mari a péri quand son sous-marin a sombré. Jamais l'enfant n'oubliera le bonheur aperçu sur le visage de l'autre, son amour pour le disparu : « La jeune femme que je voyais à présent devenait donc, pour moi, la première femme véritable » (p. 43). Suivront d'autres histoires d'amours brèves, mais qui demeurent, justement à cause de leur intensité, éternelles pour le narrateur.

Il ne s'agit peut-être pas du livre le plus achevé de Makine, mais il séduit par la sensibilité d'observation, la finesse avec laquelle l'auteur évoque des situations survenues dans un pays qui n'existe plus. Nous connaissons tous la vie morne de la défunte URSS, comme nous ne sommes pas ignorants du capitalisme brutal qui y règne, également décrit par Makine et bien d'autres. Cependant, cet « exilé » demeure le maître quand il s'agit de capter le rêve, cet ultime refuge devant la laideur de la réalité.

HANS-JÜRGEN GREIF

**HUBERT MINGARELLI**  
*La lettre de Buenos Aires*  
Buchen / Chastel, Paris,  
2011, 192 pages

Pour peu que l'on ait côtoyé l'œuvre de Hubert Mingarelli, il est facile de reconnaître le terrain désolé qu'il laboure inlassablement. Ainsi, son dernier livre, *La lettre de Buenos Aires*, publié chez un nouvel éditeur, fixe une fois de plus les frontières de son univers clos, dur et bouleversant.

En dépit de « La beauté des choses », omniprésente en regard de la nature, la conscience aiguë et tourmentée de ses personnages ne s'est pas encore apaisée. Dans cette nouvelle, réunissant (en apparence, du moins) père et fils, un homme s'effondre dans les bras de son garçon à la vue d'une photographie de guerre qui s'incruste dans son esprit. « C'est en silence, en le serrant dans mes bras, et tandis que l'eau chantait à nos pieds, que je lui parlais à l'oreille. Je lui disais



tant de choses sans qu'un seul mot ne sorte de ma bouche » (p. 26). Ils se ressemblent tous, les hommes tendres et austères que l'on croise dans les histoires de Mingarelli. Cloués sur place par une blessure ancienne, ils refusent de se départir de la pierre noire enchâssée au fond d'eux. Sans les combler, la nature leur offre un refuge précaire, mais les rendez-vous manqués, avec une femme, un fils, un ami ou un frère, n'auront jamais lieu dans quelque autre univers.

Le recueil rassemble neuf récits qui pourraient sans doute porter les titres des précédents livres de l'écrivain. Un jeune homme désormais sans mère ne peut plus esquiver sa dureté (« Sur le pont »). Une rivière silencieuse et porteuse de promesses éloigne deux frères pourtant attachés l'un à l'autre (« Élie »). Un homme, qui a failli à son devoir, entreprend un voyage éprouvant afin de retrouver son fils (« La lettre de Buenos Aires »). Deux soldats partagent leur misère hideuse autour d'un feu (« Qui se souviendra de nous »)... Écrites avec une économie de mots, dans un style sobre et timide qui rappelle celui des écrivains de langue seconde, ces nouvelles nous font entendre une voix qui s'étrangle. Elles sont riches d'une beauté émouvante qui tient tout autant de la naïveté que de la clairvoyance.

GINETTE BERNATCHEZ

**JEAN-PIERRE VIDAL**  
*Petites morts et autres contrariétés*  
Éditions de La Grenouillère,  
Saint-Sauveur-des-Monts  
2011, 176 pages

Jean-Pierre Vidal est issu du milieu universitaire, professeur et fondateur de la revue *Protée*, il a développé une passion pour la sémiologie. On lui doit de nombreux articles, quelques essais et un précédent recueil de nouvelles, *Histoires cruelles et lamentables*. Mais avouons que le nouvelliste ne risque pas de laisser ses lecteurs, qui ont dû attendre au moins vingt ans la parution d'un deuxième recueil : *Petites morts et autres contrariétés*. Trente-trois textes qui gravitent — sans gravité — dans l'orbite de la Faucheuse.

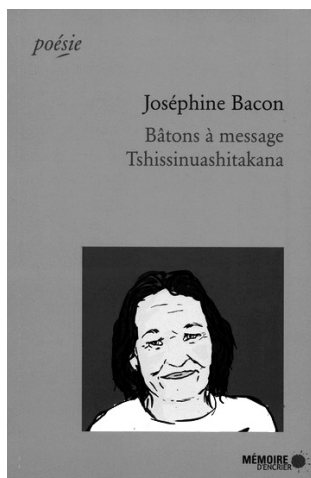
Des personnages qui s'effacent affrontent la mort symboliquement (« Monsieur Public », « Les héros du lundi soir », « Vieillir », « Chers collègues... »), mais la plupart du temps, la Camarde clôt de façon bien réelle des histoires piquantes, voire percutantes. Comme « Dans la salle de bains », qui raconte en moins d'une page le crash d'un avion. « Au moment de l'impact, il ajustait sa cravate et elle s'est demandé, l'espace d'un instant, si son fond de teint allait résister » (p. 74). Qu'on se le dise, l'auteur opère à froid, surtout dans les textes dont la brièveté semble maximiser l'efficacité (« *Sic transit...* », « Ouverture à l'iris », « Enfin quelqu'un », « *Beware of the watch* »). « Une retraite bien méritée », en l'occurrence celle d'un Hitler devenu facteur, se révèle également un exercice chronologique tout à fait réussi.

Cette funeste contrariété, à laquelle ultimement personne n'échappe, se pique de ponctualité, toutefois malgré son arrivée imminente, Vidal parvient à nous surprendre à tout coup tant par la fraîcheur de son propos que par le ton détaché qu'il adopte ; un petit air de ne pas y toucher qui lui permet, par exemple, de

réglé sans s'émouvoir le sort d'un écrivain démodé qui simule son enlèvement afin de revenir sous les feux de la rampe (« L'enlèvement »). Son style, qui témoigne d'une érudition sans pesanteur, cible tout naturellement le mot juste et la phrase coulée. D'un humour intelligent, souvent irrésistible, il est clair que nous avons affaire à un auteur qui n'expose pas le lecteur à mourir d'ennui.

GINETTE BERNATCHEZ

## POÉSIE



**JOSÉPHINE BACON**  
*Bâtons à message • Tshissinuashitakana*  
Mémoire d'encrier, Montréal  
2009, 143 pages

Innu de Betsiamites, Joséphine Bacon est connue comme documentariste et comme parolière de la chanteuse Chloé Ste-Marie. Elle fait également du travail de traduction auprès d'anthropologues qui s'intéressent aux traditions autochtones.

Son recueil, qui a remporté le prix des lecteurs au Marché de la poésie 2010, est écrit en deux langues, le français et l'innu-aimun, et sa thématique est liée de près à ce bilinguisme. S'y révèle, au fil des pages, le portrait intime d'une femme « devenue poète par hasard » (p. 136) qui, comme l'ont fait avant elle Gaston Miron ou

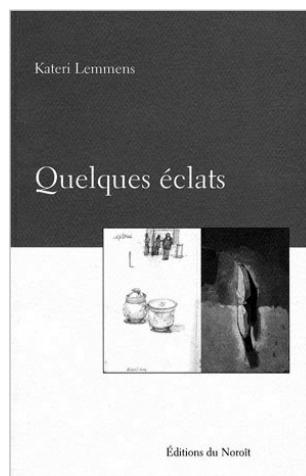
Patrice Desbiens, s'engage avec cette œuvre dans une profonde entreprise de (ré)appropriation : celle de sa langue, de sa culture et de ses origines ; celle de soi, en somme. Si le questionnement identitaire s'accompagne toujours du doute (« Suis-je moi ? ° Suis-je innue ? ° Suis-je dans mon rêve ? » [p. 78]), cela n'atteint jamais l'obsession. Au contraire, le sentiment d'aliénation, présenté partout comme faisant partie intégrante de la condition amérindienne, trouve un contrepoids dans la sereine assurance qui se dégage de cette poésie : « Je ne souviens pas toujours ° d'où je viens °° dans mon sommeil, ° mes rêves me rappellent ° qui je suis °° jamais mes origines ° ne me quitteront » (p. 98). Dans ces vers comme ailleurs dans le recueil, la spiritualité assure à l'individu un pouvoir sur sa propre dépossession. Le pouvoir autoréflexif est d'ailleurs l'une des forces de cette première œuvre, dans laquelle on sent pourtant une grande maturité : « Ton cœur dit ° d'où tu viens °° pense à ton âme, °° elle t'a donné la source ° avant la naissance » (p. 36) La sagesse s'exprime dans l'écriture même, qui fait l'économie de longs développements, comme s'il fallait laisser aux mots le pouvoir qui leur revient ; un pouvoir dont est pleinement consciente Joséphine Bacon, tant dans ce qu'elle dit (voir l'avant-propos) que dans sa manière de le dire : « Quand une parole est offerte, ° elle ne meurt jamais. °° Ceux qui viendront ° l'entendront » (p. 130). Une œuvre d'intimité, certes, mais également un hommage à l'amitié (voir notamment la section « Médecines • Nutshimiu-Natukuna », dont plusieurs poèmes sont dédiés). *Bâtons à message • Tshissinuashitakana* constitue une course vers soi autant que vers l'Autre et laisse entendre une voix bien incarnée qui sait vibrer en dehors des lieux communs. Un recueil qui, à la manière de l'auteure, « ouvre

les bras entre les mondes », comme l'écrit Laure Morali dans la postface.

EMMANUEL BOUCHARD

**KATERI LEMMENS**  
*Quelques éclats*  
Les Éditions du Noroît  
Montréal, 2008, 69 pages

*Quelques éclats* est un recueil de poésie qui se découvre en l'existence comme ces pierres noires aux lueurs blanches que l'on trouve sur les rivages des plages aptes à sceller le pacte de l'abstraction littéraire menant à la suspension des règles du réel. Au sein de cette œuvre, l'assouvissement se conçoit telle une pause minutieuse découpant dans l'ancre du cœur le profil d'une exigence amoureuse, voire d'une nouvelle forme par laquelle vivre notre subjectivité. Les vers de Lemmens débusquent l'achèvement du vide de l'autre qui reste à oublier, sorte de remémoration tuée d'elle-même par le besoin de regarder au-delà du temps et de la fin des amours sans partage : « je murmurais ° son nom secret et fragile ° les mots d'ombres et de pertes ° que je ne serais plus ». Entre le réel et l'esprit, les mises à distance s'énoncent comme des souvenirs mimés au bout de soi-même : « ses doigts enserrent ° un fragment de lumière ° volé à la grève ». Les territoires du temps présent se découvrent alors comme on tourne les pages



dans le déclenchement de la mer en furie qui exige pour l'être aimé de passer ailleurs, sorte de fulgurance mûre nécessitant de foncer vers ce qui surgit à l'horizon : « elle cherchait ° des rivages vagabond °° des lueurs hallucinées ° d'autres saisons mortes ° où tout serait possible ». Tout se recompose en lieux et terres d'une image de soi, placée intimement en nous par Lemmens comme un reflet de cette pierre noire restée malgré les dédales de l'imaginaire à l'épicentre de la main : « le monde approche ° se précipite ° vers moi ». Tout arrive enfin après la douleur amoureuse comme une renaissance avouable, comme une seconde épreuve de la réalité : « la beauté ° forte comme l'amour ° dans vos poumons ». Ce qui commence n'est plus du ressort de l'anxiété, le monde se découvre dans le regard, encore épris de l'irréductible nécessité de vivre : « ils dansent ° sur le littoral ° je les vois ° et lentement ° lentement ° leurs silhouettes ° arborescentes ° se confondent ° jusqu'à l'oubli ° aux éclisses du ciel ». Rien ne meurt plus pour un instant, tout révèle la vie qui arrive aux veines comme la lumière traverse l'amour à venir.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

**HÉLÈNE MONETTE**  
*Là où était ici*  
Boréal, Montréal  
2011, 144 pages

Poète et romancière, Hélène Monette s'est depuis longtemps imposée sur la scène littéraire grâce à son talent fertile et inventif. Un talent en pleine maturité, qui s'affirme à chaque nouvelle publication. Après avoir remporté en 2009 le Prix du Gouverneur général en poésie pour *Thérèse pour joie et orchestre*, elle signe *Là où était ici*, un ouvrage mixte dans lequel elle juxtapose poèmes et textes narratifs. Les premiers jets de ce recueil ont vu le jour à Montréal, dans différentes villes italiennes et portugaises ainsi qu'à Val-David.



Dans la mesure où les lieux fascinent et façonnent le regard de l'écrivaine, l'anecdote a son importance.

À Montréal, ses personnages abrutis par la misère dorée « joggent dans le parc de la montagne » et « courent avec leur chien de race, fidèle comme un boulet de luxe » (p. 18). Ils disputent un territoire chaotique à des laissés-pour-compte brisés par la misère noire : la femme de Jésus, cette autre qui parle dans une canette de Coke, des enfants de l'héro... Ils émergent d'une enfilade de tableaux de mauvais goût. Mais, là où nous baissons les yeux, là où nous détournons la tête, Monette nous offre un saisissant panoramique circulaire de ces croûtes urbaines.

Lorsqu'elle se déplace en Europe, en dépit de « l'air noirâtre » qui manque de sympathie à son égard, les couleurs deviennent plus éclatantes. Le contexte historique revêt cet autre « là », cet ailleurs, d'un charme de commande, d'une opulence factice... « Les partisans du *c'est magnifique ici* font la loi » (p. 70), nous dit-elle, mais sous son œil perçant, vestiges, monuments, églises et places publiques prennent des allures de cirque décadent.

La suite éponyme, qui clôt le recueil, nous ramène vers la nature. La nôtre. Gaston Miron projette son ombre magnifique sur la forêt. « Corot et Cézanne se font face » entre deux montagnes.

La prose reflue face au mystère de la vie, « ce qui reste de nous est vert » (p. 127).

La poésie de Monette est accessible et directe. Soutenue par une écriture cinématographique qui fait mouche à chaque ligne, elle nous dessille les yeux avec une brusquerie en proie à l'inquiétude. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette impétuosité passe bel et bien par le cœur, « la petite espérance marche encore » (*ibid.*).

GINETTE BERNATCHEZ

JEAN SIOUI

*Je suis Île*

Cornac, Québec

2010, 63 pages

Jean Sioui est l'un des auteurs amérindiens les plus actifs et les mieux connus au Québec et ailleurs : ses publications (quatre recueils de poésie, un roman pour la jeunesse, des textes dans des revues) et son engagement dans le milieu littéraire (animation d'ateliers, participation à des spectacles et à différents projets) en témoignent.

Son plus récent recueil s'inscrit dans le droit fil du précédent — et peut-être de l'ensemble de ce que Sioui a produit : l'affirmation de l'identité amérindienne en demeure la pierre angulaire. C'est ce que dit le titre, composé du verbe *être* et d'un attribut, l'île, qui renvoie au mythe de fondation du peuple wendat, dont fait partie l'auteur. Pour les Hurons comme

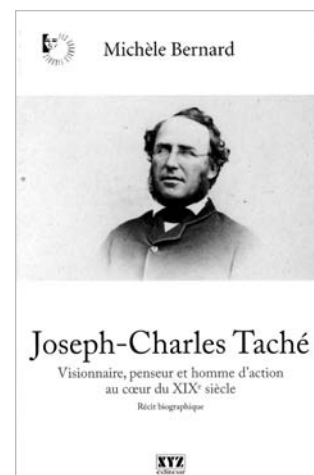


pour d'autres nations amérindiennes, la terre fut à l'origine une île formée de la carapace d'une tortue. La métaphore insulaire place l'affirmation identitaire dans une perspective spatiale, territoriale (il est partout question du lieu — la maison, le camp, la tente, la ville, la réserve, le pays, etc. — qui devient le symbole de l'individualité autant que celui de la réclusion). Le poète est intimement lié aux lieux qu'il fréquente, à ceux notamment qu'il voit s'altérer sous l'action de l'homme blanc, les forêts, par exemple : « Un enfant sapin ° Pleure sur mon épaule. ° Survivant d'un grand génocide ° Sa famille assassinée ° Par une tribu forestière ° Qui arrache les pieds ° Scie les troncs ° Coupe les têtes ° Sèche les cœurs ° Contreplaque la vie. » (p. 10). La perte du territoire comme celle des repères culturels, l'aliénation et la misère d'un peuple qui s'autodétruit, la mémoire et la nostalgie des temps anciens, la hantise des pensionnats, tels sont encore les thèmes qui traversent ces poèmes écrits dans une langue simple et touchante, malgré sa rhétorique par endroits très appuyée. Comme dans son livre précédent, *L'avenir voit rouge*, Jean Sioui aborde toutes ces questions dans un ton percutant et franchement lucide, ce qui ne l'empêche jamais d'exprimer l'espoir qu'il attache à l'avenir, la force sensible de son regard sur le monde et même son humour (« À la seigneurie de Québec plus de racisme... ° La Tv se poste autant dans les maisons rouges ° que dans les blanches. ° Tremblay regarde APTN [Aboriginal Peoples Television Network] pendant que Sioui ° écoute *Le cœur a ses raisons.* ° La route 175 file à toute allure ° sans regarder si elle croise mon sentier de ° trappe ° entre des villes qui commercent ° pour présenter l'histoire fabuleuse du Cirque ° du Soleil ° imaginée par des maires qui trônent sous le ° crucifix. » [p. 54]). Cet élan du langage individuel, poétique, c'est toujours vers la collectivité qu'il

semble le diriger (on a souligné l'engagement de l'auteur) ; ce cri d'espoir qui surgit des dernières pages du recueil en constitue un bon exemple : « Je voudrais que tu lèves la tête à la cime de l'arbre ° que tu pointes ton cœur vers des choses nouvelles ° Fais-toi guerrier sur ce qui est encore ta terre ° Prouve à ceux qui te suivent ° que le pas de l'Indien trouve toujours son sentier. » (p. 56). Cela est peut-être le sens qu'il faut donner à l'avant-dernier vers du recueil, dans lequel le poète prend clairement le parti de cet engagement en affirmant « Finalement je suis race indienne » (p. 64), sans *de*.

EMMANUEL BOUCHARD

## RÉCIT



MICHÈLE BERNARD

*Joseph-Charles Taché.*

*Visionnaire, penseur et homme d'action au cœur du XIXe siècle*

XYZ éditeur, Montréal

2011, 164[2] pages

Coll. « Les grandes figures »

Joseph-Charles Taché est une grande personnalité du XIX<sup>e</sup> québécois, l'un des acteurs les plus influents dans divers secteurs d'activités où il a œuvré et fait sa marque. Si on pouvait déjà compter sur l'étude que lui a consacrée Evelyne Bossé, mais qui date de 1971, Michèle Bernard a voulu rendre hommage

à ce penseur visionnaire qui a influencé son époque en lui consacrant une biographie romancée dans la collection « Les grandes figures », qui en est déjà à son cinquantième, troisième titre.

Né à Kamouraska en 1820, Taché fait partie non seulement d'une illustre famille, mais aussi de la première génération de médecins formés dans les hôpitaux, en l'occurrence l'Hôpital de la Marine et de l'Immigration à Québec, bien qu'il ait abandonné sur un coup de tête ses études classiques au Séminaire de Québec, quelques mois avant l'obtention de son diplôme. Il pratique d'abord à Rimouski, attiré par la tranquillité de la campagne et par le fleuve, qui l'ont toujours fasciné. Il ne tarde pas à y faire sa marque en étant élu conseiller municipal puis, peu après son mariage, en 1847, député patriote de Rimouski dans le gouvernement Lafontaine-Baldwin (Canada-Uni) et est réélu sous la bannière du Parti réformiste en 1851, puis sous celle des conservateurs, en 1854. C'est au cours de ce dernier mandat qu'il est nommé commissaire spécial de l'Exposition universelle de Paris, en 1855, où il publie, chez son ami le libraire Hector Bossange, un essai remarqué, *Esquisse sur le Canada considéré sous le point de vue économiste*, qui lui vaut le troisième prix du Concours de documents publicitaires destiné à vanter les produits et les ressources de la colonie, ainsi qu'à favoriser les échanges entre le Canada et l'Europe, ce qui se concrétise cette même année avec la venue de la frégate *La Capricieuse* qui mouille dans le port de Québec et que chante le poète Octave Crémazie. Taché avait profité de son séjour en France pour s'impliquer dans ce projet. Pour ses écrits et son travail exemplaire, il devient « le premier Canadien nommé chevalier de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur par l'empereur Napoléon III » (p. 78). De retour au pays, après plusieurs mois d'absence, il est mal reçu par ses

électeurs, qui lui reprochent de les avoir abandonnés, préférant plutôt briller à l'étranger. Orgueilleux, il remet sa démission, qu'il annonce à grandes pompes dans le journal *Le Canadien*, en janvier 1857, année où il devient le premier rédacteur en chef du *Courrier du Canada*, un journal ultramontain, dont le but est de contrer l'idéologie des journaux dits rouges, comme *L'Avenir*, *Le Pays* et *Le National*, qui comptent parmi leurs collaborateurs des adversaires notoires de l'Église. Cette intrusion dans le journalisme sonne le glas de sa carrière médicale.

À Québec, une ville où la littérature est en ébullition, il participe à la fondation des *Soirées canadiennes* en 1861, avec entre autres l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui deviendra un peu plus tard son ennemi. C'est dans cette revue qu'il publie un premier recueil de légendes, *Trois légendes de mon pays* (1861), qu'il avait recueillies auprès d'informateurs du Bas-du-Fleuve, et son maître livre, *Forestiers et voyageurs* (1863), devenant ainsi le premier ethnologue avant la lettre du Québec. On connaît, grâce à Réjean Robidoux, la querelle qui l'oppose à Casgrain et à Antoine Gérin-Lajoie, dès 1863. Il se retrouve seul alors que plusieurs autres collaborateurs suivent Casgrain, qui vient de fonder *Le Foyer canadien*. Les deux revues, qui se font concurrence, ne peuvent survivre longtemps et sont forcées de cesser leur publication. C'est d'ailleurs à ce même homme d'Église, l'abbé Casgrain, que Taché intentera un retentissant procès à Rome pour non-respect des droits d'auteur pour les exemplaires de ses deux ouvrages que l'abbé a publiés pour remettre en prix dans les écoles à la suite d'une entente avec le Surintendant de l'Instruction publique en gardant pour lui tout l'argent... Taché, à la suite des déboires des *Soirées canadiennes*, s'installe à Ottawa où il occupera diverses fonctions dans la fonction publique

fédérale, après avoir joué un rôle important dans la rédaction du texte qui allait mener à l'Acte de l'Amérique du Nord britannique et à la création de la Confédération.

Voilà certes un homme, aujourd'hui oublié ou presque, son recueil de 1863 mis à part, qui a marqué son époque par ses activités nombreuses et son engagement dans la reconnaissance de son pays. Il méritait qu'on le sorte de l'ombre et qu'on lui donne la place qui lui revient dans notre histoire, tant politique que littéraire et culturelle. Le récit est bien écrit et bien mené. Comme moi, des lecteurs reprocheront à l'auteur de ne pas donner avec précision ses sources. Il est aussi pour le moins étonnant qu'elle néglige de mentionner la thèse de Réjean Robidoux sur les deux revues rivales et son étude, « Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain », parue dans le tome I des *Archives des lettres canadiennes* en 1961, qui nous éclairent, entre autres, sur le procès que Taché a dû abandonner, Casgrain ayant son défenseur personnel à Rome.

AURÉLIEN BOIVIN

## ROMAN

FRANÇOIS BLAIS  
*La nuit des morts-vivants*  
L'instant même, Québec  
2011, 172 pages

C'est à Grand-Mère que se déroule l'« action » du cinquième roman de François Blais. Les guillemets sont de rigueur : il ne se passe rien d'extraordinaire dans ce livre, ni meurtre, ni crise existentielle, ni quoi que ce soit pouvant retenir l'attention du lecteur. Alors, comment se fait-il qu'on est incapable de fermer le livre et qu'on le dévore d'un bout à l'autre ? À la fin de cette histoire qui n'en est pas une, il ne s'est rien passé. Rien, ou presque. Et c'est à cause de ce *presque* qu'il faut lire cet anti-roman.



Sous les pseudonymes Pavel et Molie, les deux narrateurs racontent leur quotidien. Le premier est cosméticien de parkings auprès de Maintenance des Chutes, travaillant la nuit, alors que la seconde se voit elle-même comme « une assistée sociale pas trop brillante et légèrement dépressive » (p. 107), qui ne sort que la nuit. Pourquoi décrivent-ils leur vie ? Simplement parce qu'ils font partie du programme de recherche d'un obscur universitaire ou fonctionnaire qui les paie pour coucher sur papier ces petits riens qui leur arrivent. Des journaux intimes, alors ? Ce serait trop simple pour un auteur comme Blais, qui a plus d'un tour dans son sac. Surprise : les deux protagonistes sont hautement articulés, ils ont l'œil vif et des antennes partout. Vulnérables, ils captent la moindre intrusion dans leur vie privée. Molie connaît Nietzsche, Schopenhauer et Brecht sur le bout de ses doigts, alors que Pavel dévore Marie Bashkirtseff (!) et lit d'une traite *Middlemarch* de George Eliot. Molie est très attachée à Corie, qui tente de placer des énergumènes comme sa cousine sur le marché du travail ; Pavel se tient avec son meilleur (et seul) ami Henrik, tout en cherchant l'âme sœur déguisée en *barmaid*. Malgré l'amour qu'ils portent tous deux aux films d'horreur — d'où le titre du roman —, ils ne se rencontrent jamais, sauf sur Facebook. Et comment passent-ils

leurs journées ? Étant des oiseaux de nuit, ils dorment, lisent, s'occupent d'une fillette dont les parents ne s'entendent plus, boivent de la bière, discutent des avantages de tel ou tel jeu vidéo, regardent la télé, des films, se sentent vieillir.

Ce sont justement les monologues, les dialogues, la langue minutieusement reproduite des personnages qui les rendent plus vrais que les modèles que l'on peut supposer. Car personne ne peut être aussi drôle et brillant tout en se camouflant sous des airs d'une parfaite médiocrité. Ils sont à l'image des porcs-épics frileux, métaphore utilisée plusieurs fois dans le roman : s'ils se rapprochent, ils se font mal. Alors ils gardent entre eux un éloignement modéré et savamment dosé. Pour traduire leur façon de vivre, avouons-le, il n'y a que Blais qui réussit ce tour de force, mine de rien. Le lecteur tourne les pages, d'abord dans un étonnement qui le surprend, puis, oubliant l'art de l'écriture — pourtant —, il est carrément aspiré dans l'orbite de ces existences hésitant entre le virtuel et la morne réalité. Cette dernière devient tolérable seulement parce qu'elle permet de garder la distance avec les semblables, dans un geste de survie. Blais a réussi un livre où l'on rit (jaune), où l'on cache ses larmes, où l'on ne veut ni ne peut regarder l'avenir qui se dessine pour ces éternels adolescents, enfermés dans leur bulle respective. Impossible de ne pas s'arrêter pour réfléchir sur ces « presque riens » qui reflètent l'aveuglement de tout un pan de notre société.

HANS-JÜRGEN GREIF

CHRISTINE EDDIE

*Parapluies*

Alto, Québec

2011, 195[2] pages

Qui a dit que les femmes sont d'éternelles rivales ? Christine Eddie, qui a connu beaucoup de succès avec *Les carnets de Douglas*, en 2007, remportant au moins deux prix prestigieux en plus de connaître une édition en France et une autre dans la collection « Livre de poche », a fait fi du dicton, dans *Parapluies*. Ce roman met en effet en scène au moins cinq femmes, dont une fillette de dix ans à peine, qui connaissent chacune un destin singulier, mais que le hasard et les circonstances permettent de se croiser. Il y a d'abord Béatrice Dubois, la narratrice, correctrice et réviseuse à l'agence Tréma inc., qui attend le retour de celui qu'elle aime — et qui l'aime —, malgré quelques incartades, disparu mystérieusement le jour de ses quarante ans, sans qu'elle voie venir le drame, qui l'affecte et qui la pousse à se rapprocher de sa « belle-mère » Francesca, une Italienne quelque peu acariâtre qu'elle ne pouvait supporter jusque-là. Il y a encore Daphnée Sanschagrin, une jeune étudiante obèse, passionnée de littérature russe, qui a été l'assistante de Matteo Jordi, le compagnon de vie de Béatrice, professeur de littérature comparée à l'Université Laval, dont elle est tombée éperdument amoureuse. Mais le professeur don Juan est plutôt attiré par Catherine

Rancourt, une mère de famille monoparentale, qui a choisi de préparer des études doctorales sous sa direction, mais qui le laisse rapidement tomber. La dernière et non la moindre est Thalie, la fille de Catherine, une enfant noire — sa mère lui a toujours refusé la vérité sur sa naissance —, qui n'est pas sans rappeler à Béatrice la petite Somalienne Aïsha, qui a été lapidée à mort par des centaines d'hommes sur la place publique pour avoir osé dénoncer à la police, en compagnie de son père, le viol dont elle a été victime : « C'est un camion qui avait transporté les pierres jusqu'au stade. On les enterre [les victimes] jusqu'au cou avant de les frapper » (p. 12).

Chacun des chapitres nous livre le point de vue de chacune de ces femmes, à l'exclusion de Francesca et de Thalie-Aïsha, que l'on connaît par le regard des trois autres. Il a fallu la mauvaise température — il a plu pendant trente-quatre jours depuis la disparition de Matteo — pour que toutes se retrouvent dans un HLM pour célébrer le dixième anniversaire de la fillette. La narratrice sait se faire discrète, préférant ne pas insister sur Matteo et sur ses aventures extraconjugales, qui auraient pu les opposer, mais bien sur quelques thèmes qu'elle a jugés plus importants, tels l'entraide et la solidarité entre femmes, qui permettent aux personnages féminins de *Parapluies* de

s'entrecroiser telles des poupées russes, d'ailleurs mises en évidence sur la page couverture. Le portrait de chacune de ces femmes est tracé par petites touches d'une grande finesse, non sans toutefois de poignantes émotions que la romancière, elle aussi réviseuse, comme son héroïne, maîtrise dans une langue soignée, belle, musicale, parfois légère, parfois drôle aussi, comme le prouvent quelques images ou métaphores choisies avec doigté. Béatrice, par exemple, découragée de la fuite de Matteo, se lance dans le ménage et trouve sous le lit de sa chambre une petite culotte, « [A]vec de la dentelle rose pâle. Trop délicate pour [elle] mais trop grande pour le goulot de l'aspirateur » (p. 23). Elle se sent « trahie et plus désemparée qu'un sectionneur pour fusibles à couteaux sans son couvert » (p. 37). Quant à Matteo, qui n'a pas le beau rôle, on l'aura compris, il est arrivé un jour de son Italie natale, « en même temps qu'un besoin criant de professeur [et...] en même temps qu'un besoin criant d'exotisme » (p. 131) pour les femmes qu'il croise sur son chemin. Son sort final est à peine évoqué, car son infidélité provoque la prise de conscience, la complicité et l'entraide féminines d'où les hommes sont exclus.

Voilà un fort beau roman à lire à petites doses et, pour les hommes, à méditer sérieusement.

AURÉLIEN BOIVIN



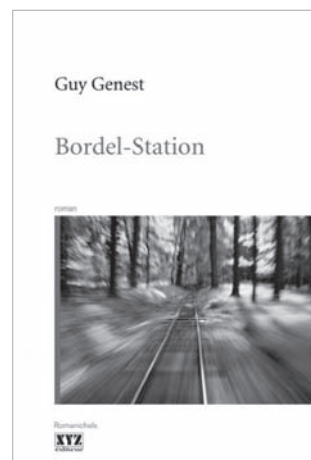


GUY GENEST  
*Bordel-Station*  
XYZ éditeur, Montréal  
2011, 182[1] pages

Après s'être adonné à la poésie, avoir tâté de la nouvelle et publié sous le pseudonyme Hector Vigo *À la poursuite de Jonas 1. Belle-Bite le Hobo*, un récit qui ne m'avait pas impressionné, voilà que Guy Genest, professeur de littérature au Cégep Limoilou, nous comble avec *Bordel-Station*. Il s'agit d'un roman initiatique, qui rapporte, quarante-cinq ans après que les événements se soient déroulés, soit en 1955, une expérience unique, marquante dans l'existence de Jean-Pierre, le narrateur encore pubère. À l'été de ses dix-neuf ans, ce futur étudiant en droit se voit contraint par son père, pour payer ses études, d'accepter un emploi de garde-forestier, dans un chantier au nord de La Tuque. Il est à peine

descendu du train à quelques kilomètres du chantier qu'il songe déjà à revenir à la civilisation tant il se sent dépaycé dans ce décor qu'il juge inhospitalier. Personne sur le quai pour l'accueillir, pas même, comme ils ont l'habitude de le faire, les quelques employés de l'hôtel de madame Rose, transformé en maison close, celle du titre, mais combien tranquille en l'absence des forestiers. Il parvient à réveiller tout le monde, en cette journée de canicule, et Lili, l'une des deux filles de la maquerelle, accepte de le conduire au campement. Rendu sur place, il fait la connaissance d'Émeri Dugal, « un vieux sauvage solitaire » (p. 31), véritable « ours mal léché » (p. 19), gardien du chantier pendant la période estivale, qui complètera son apprentissage et le guidera dans le passage important de l'adolescence à l'âge adulte. À son contact, il se familiarise

rapidement, peut-être même un peu trop, avec le paysage, qu'il abhorrait pourtant à son arrivée, et enrichit ses connaissances. Il découvrira bien autre chose au cours des deux mois qu'il passera en forêt, en particulier sa sexualité, jusque-là bien puritaine, selon les enseignements du Québec de l'époque. Devenu rapidement adulte dans ce nouveau territoire où les interdits sont levés, le jeune homme connaît des heures inoubliables que comblera finalement, au cours d'une nuit de rêve, l'une des deux filles de madame Rose. Au terme de son séjour, qui l'a transformé ainsi qu'il le précise (p. 165), il est désormais prêt à vivre de ses propres ailes. Il renonce à ses études, précise l'épilogue, malgré les protestations de son père, et emprunte la route qu'ont suivie avec lui Rose, qui lui a raconté ses voyages en Amérique du Sud, et Émeri, qui a erré dans l'Amérique



jusqu'en Californie. À son tour, il décide de parcourir le monde, pour connaître lui aussi les joies de l'amour et de la vie.

Le récit de Jean-Pierre, le narrateur, est bien mené, du début à la fin, et sait susciter l'intérêt. Il est crédible, tout empreint d'une chaste retenue, d'émotions peut-être un peu trop

## Suzanne Lantagne

# Dans un geste

### nouvelles



*Sans la moindre complaisance, la narratrice de ces nouvelles ranime le souvenir d'hommes qui ont partagé sa vie. À travers leur regard, elle a essayé de se trouver, de se composer, et parfois d'échapper à elle-même. Désireuse de ne rien manquer, elle ose l'aventure et veut tirer profit de chacune de ses relations amoureuses.*

130 pages  
17,95 \$  
Également disponible en PDF

*L'instant même*  
[www.instantmeme.com](http://www.instantmeme.com)

contenues et d'enseignements pratiques que lui prodigue surtout Émeri, en particulier sur la vie, sur la nature et sur le bonheur : « [...] je connais rien, lui dit son vieux compagnon, qui mérite davantage d'être fêté que le bonheur — le simple bonheur d'être, de vivre sur une planète généreuse qui sue ses odeurs d'amour et qui t'en fait profiter » (p. 46). C'est au fin fond de la forêt que Jean-Pierre connaît « certains des plus beaux et des plus importants moments de [s]a vie ». Il a appris à vivre en quelque sorte, au contact de quelques personnes qui lui ont ouvert les yeux, d'où son refus de retourner dans son confort familial, à ses études et, comme diraient certains personnages de Michel Tremblay, à sa « p'tite vie plate ».

AURELIEN BOIVIN

**HANS-JÜRGEN GREIF***Job & compagnie*

L'instant même, Québec

2011, 241 pages

Tout le monde connaît l'expression « pauvre comme Job ». Mais qui a lu le récit qui lui est consacré dans *L'Ancien Testament* et qui aurait été rédigé au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ ? Faut-il rappeler que le *Livre de Job* figure parmi les textes fondateurs de notre culture judéo-chrétienne ?

Prostré sur son grabat de cendres et de fumier, Job, on le sait, incarne l'homme juste frappé par une succession arbitraire de malheurs : perte de ses biens, mort de ses enfants, abandon de sa femme qui l'invitait sans succès à renier Dieu et, comme si ce n'était pas assez, la lèpre. Ajoutons que ses amis, loin de reconforter le pauvre homme, sont convaincus que son infortune est méritée.

Hans-Jürgen Greif est un auteur prolifique qui aime les défis. Voilà qu'il nous convie, dans *Job & compagnie*, à une relecture du fameux *Livre* et à découvrir un point de vue renouvelé sur le personnage.



À l'encontre de la tradition, la soumission de Job atteint ici ses limites. Lorsque notre persécuté apprend qu'il a été l'objet d'un ignoble pari entre le Maître et le Malin, c'en est trop. Tout moribond qu'il est, l'ancien juriste et conseiller de Ramsès II se révolte et exige rien moins que des excuses de la part du Très-Haut avant de développer une argumentation d'une étonnante modernité. Par-delà les épreuves survit la pensée, souveraine.

Le Dieu vengeur, être profondément antipathique, projection parfaite de l'humain avec ses pires défauts, est poussé dans ses derniers retranchements et, qui plus est, humilié en présence de son « adjoint », celui qui deviendra le Diable. Qui l'eût cru ? Dieu finit par avoir la trouille devant les arguments irréfutables que lui présente Job... au nom d'un Dieu d'amour qui n'existe pas encore.

La structure du roman est aussi singulière que son sujet, car l'histoire proprement dite de Job ne débute pas avant un bon tiers du livre, précédée qu'elle est d'un retour, obligé selon l'auteur, à certains épisodes de la Genèse et de l'Exode.

Le romancier a eu la bonne idée d'interrompre fréquemment sa narration pour expliquer son projet, justifier ses digressions et inviter son lecteur à la patience, créant ainsi un lien salutaire avec celui-ci.

La présence du conteur se manifeste d'ailleurs à tout moment par le recours à un ton tantôt sérieux, tantôt ironique et par la profusion de détails concrets qui témoignent d'une érudition impressionnante. Greif comble magistralement les vides de la légende en multipliant les ancrages historiques et les effets de réel.

Je passerai sous silence les développements inédits et hautement prémonitoires que connaît la destinée de Job. Qu'il me suffise de dire que le lecteur ne regrettera pas d'avoir obéi aux incitations à la patience. Et il conviendra que les questions posées bien après les tribulations de Job par un certain Paul Gauguin sont plus que jamais pertinentes : « D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? »

ANDRÉ BERTHIAUME

**SERGIO KOKIS***Clandestino*

Lévesque éditeur, Montréal

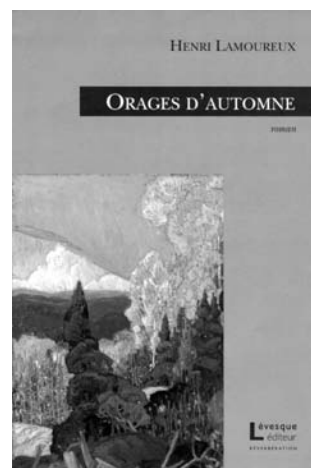
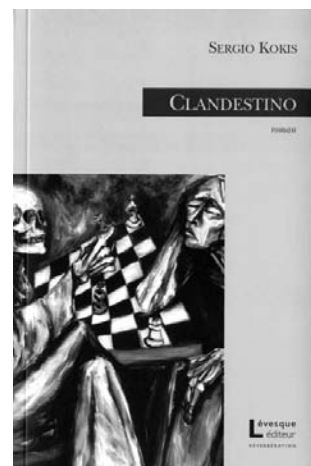
2010, 258 pages

Coll. « Réverbération »

Ancien sergent de l'armée argentine, Tomás Sorge, fils d'immigrants allemands (le nom de famille signifie « souci »), purge une peine de six ans de travaux forcés. Son complice, un officier, l'avait incriminé devant la cour martiale pour avoir utilisé des outils de l'armée lors d'un cambriolage. Nous sommes en avril 1982, pendant la guerre des îles Falkland, guerre qui allait provoquer la chute de la junta militaire. L'officier a déjà abandonné le bateau condamné à couler. Il est maintenant un avocat véreux travaillant à effacer les crimes de ses anciens supérieurs. Il fait revenir Tomás à Buenos Aires sous une nouvelle identité et lui offre de travailler pour lui et la sécurité nationale. Mais l'avocat se méprend, car le bagnard est un excellent joueur d'échecs qui planifie méticuleusement sa revanche. Après avoir amassé un joli magot, il tue Marquez, met en

scène un suicide, prend l'avion pour Madrid et a l'intention de se la couler douce pendant cinq ans, jusqu'à l'expiration de son passeport. Après, il verra.

Le dossier de presse parle de ce nouveau livre de Kokis comme d'un *thriller*, alors qu'il n'y a que peu de mystère entourant le personnage central du livre. Comme lui, les autres intervenants dans la narration sont dessinés afin de ne causer aucune surprise. Ils sont unidimensionnels et suivent l'ordre d'un monde manichéen : d'un côté, le bon truand, issu d'un *western spaghetti*, de l'autre, les méchants, que le justicier trucidera de sang-froid, même si rien chez lui ne le dispose au meurtre. Un roman à la manière de Kokis : puisque tout est noir ou blanc, il n'y a pas lieu de se poser la moindre question sur une zone grise. Le texte est parsemé de monologues aussi insipides et prévisibles que le



caquetage des personnages secondaires. Très peu de couleur locale dans cette Argentine d'opérette, bourrée de clichés. Bref, *Clandestino* est un livre qui laisse peu de traces dans la mémoire du lecteur.

HANS-JÜRGEN GREIF

**HENRI LAMOUREUX**

*Orages d'automne*

Lévesque éditeur, Montréal

2011, 176[3] pages

Les romans d'Henri Lamoureux ont jusqu'ici fait des délices des sociologues et des théoriciens qui ont privilégié dans leur recherche la sociologie de la littérature. Les uns comme les autres ne seront pas déçus par son dernier roman, *Orages d'automne*, paru à la nouvelle maison Lévesque éditeur. Il met en scène Rémi, un militant écologiste engagé, qui décide un jour, après l'assassinat de sa compagne tant aimée, une

Algonquine, de renoncer à la vie trépidante qu'il menait pour se réfugier en pleine nature, dans un camp qu'il a acquis aux abords du parc La Vérendry. Car Rémi n'a plus le goût de changer le monde et choisit enfin de vivre, maître d'un petit territoire, qu'il considère comme sa petite république. Il vit donc seul, loin de la civilisation qu'il a désertée, entouré de bêtes, devenues ses amies et alliées à qui il a donné des prénoms, tant il les respecte dans leur environnement. Cette réclusion, cet isolement est pour lui l'occasion de faire le point sur son engagement passé et de prendre ses distances avec parents et amis qu'il a fuis, refusant l'aide qu'ils étaient pourtant bien disposés à lui apporter à la suite de la tragédie. Toutefois, la venue d'Ève, la fille de Catherine, sa compagne trop tôt en-allée, et de Marilou, sa propre petite-fille, qu'on lui a confiées pour quelques semaines,

favoriseront petit à petit son difficile retour à la vie. D'ailleurs l'accident dont il est victime à la fin de ce qu'on pourrait appeler sa descente aux enfers peut être interprété comme une véritable renaissance.

Comme les autres romans de l'auteur, *Orages d'automne* est un roman de grande qualité qui témoigne, par les thèmes abordés, de l'engagement social de cet écrivain. Il prend ici ouvertement la défense des Amérindiens qui, en les mettant en parallèle avec les Québécois, doivent souffrir de leur aliénation. Il condamne le racisme et l'exploitation dont ils sont victimes depuis l'intrusion des Blancs sur leur territoire. Il fait siens les propos de sa compagne, très engagée dans la reconnaissance des peuples autochtones, qui osait affirmer que « [l]a loi sur les Indiens [...] en soulignant le "sur", était un outil visant la destruction des Premières Nations et la relégation des résistants à une

marginalité dont la réserve était l'une des expressions » (p. 129). Il s'en prend, comme elle, à « cette forme institutionnelle de racisme » et se range ouvertement du côté des intellectuels anticolonialistes qui « avaient nourri [s]a réflexion sur le sort du peuple québécois et [l']avaient conduit à lutter pour l'indépendance par tous les moyens légitimes et appropriés » (*ibid.*). Il s'en prend encore au missionnaire blanc, qui, « tout à son zèle d'acculturation et d'aliénation des "Sauvages", épluchait systématiquement l'annuaire des saintes catholiques pour renommer les "Sauvagesse" » (p. 93). Il aborde encore, par le biais de la fille de Catherine, les problèmes que vivent plusieurs Indiens reliés entre autres à la drogue, à la boisson, au chômage chronique et à la pauvreté auxquels ils sont condamnés.

Bref, voilà un roman engagé, qu'il faut lire tranquillement pour goûter l'appel et les beautés de

# David

[www.editionsdavid.com](http://www.editionsdavid.com)

**FINALISTES PRIX DU LIVRE D'ENFANT TRILLIUM**



**La première guerre de Toronto**

Daniel Marchildon



Un récit historique enlevé, habilement construit autour de deux événements tragiques qui ont marqué la ville de Toronto et le pays tout entier.

[www.guerredetoronto.ca](http://www.guerredetoronto.ca)

**Étienne Brûlé**

Le fils de Champlain (TOME 1)



Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé



Le premier d'une série de trois récits captivants sur les péripéties et les exploits d'Étienne Brûlé, ce véritable héros canadien-français, surnommé à juste titre le « Champlain de l'Ontario ».

[www.etiennebrule.com](http://www.etiennebrule.com)

**14 / 18**

**DAVID**

**NOUVEAUTÉS**



la nature, mais aussi pour mieux comprendre les thèmes de la désespérance et de la résilience dont hérite Rémi après le meurtre de sa Catherine. Le lecteur est en outre comblé par la qualité d'écriture d'*Orages d'automne*.

AURÉLIEN BOIVIN

#### GRÉGORY LEMAY

*Les modèles de l'amour*  
Héliotrope, Montréal  
2011, 165 pages

À première vue, le sujet du quatrième roman de Grégory Lemay peut paraître mince : Christèle et Geoffroy gagnent leur vie en vendant l'amour à des voyeurs, pour 180 dollars l'heure. Pas d'attouchements, pas de photos, bref, leur « idée est surtout d'offrir un petit spectacle à domicile plus beau et vrai qu'un bon film porno » (p. 14), alors que leur client, le narrateur, promène sa « mocheté [...] comme un costume d'Halloween » (p. 16). C'est en y regardant de près que le lecteur se rend compte du jeu de miroirs dans lequel il a glissé : les « amoureux » ne s'aiment pas, le client persiste dans l'illusion de pouvoir s'acheter des « amis ». Au fil du roman, où il ne se passe presque rien, sinon des scènes répétitives de fantasmes et de sexe, le trio devient lui-même l'image de la froideur et de la dureté de la métropole québécoise. Vivant dans le souterrain de sa grand-mère, détenteur d'un diplôme de l'Université Laval en

mathématiques, le narrateur passe ses jours à vivre dans le rêve et le désir d'une autre vie, incapable de briser la bulle qui s'est formée au fil du temps. Sa *mamie* lui pardonne tout et n'intervient que lorsque les cris de Christèle la dérangent. Les performances du couple sont aussi vides de sens que les journées du voyeur. La question qui sous-tend le récit est la suivante : comment ce trio en est-il arrivé là ?

Sans verser dans le roman psychologique, Lemay regarde ces trois corps à la manière d'un chirurgien, avec détachement et une bonne pincée d'humour noir. La laideur physique de l'un est placée en contrepoids à la beauté des autres. Ils sont liés par des blessures qui ont leur été infligées, il y a longtemps. Dans ce livre, des passages importants sont consacrés à la proximité des termes *vol* et *viol* qui, même s'ils n'expliquent pas l'isolement dans une grande ville (ce serait simpliste), indiquent tout de même des pistes d'exploration inquiétantes, voire dérangeantes pour le lecteur. Ce roman montre une facette de notre société et une jeunesse dont l'avenir est assombri par le passé. Il est facile pour la génération précédente (souvent absente pendant les moments critiques de l'adolescence) de dire qu'elle a « tout donné » à ces enfants gâtés. Il n'en reste pas moins qu'elle leur a laissé un cadre vermoulu qui s'effrite dès qu'on y touche, sans but, choisissant l'issue la plus facile en se soumettant à plus fort qu'eux. Mine de rien, Lemay brosse, en coups de pinceau légers, des portraits qui semblent vivre tout en cachant une réalité accablante. Nous sommes loin des *Belles endormies* (Kawabata) et du *Dorian Gray* (Wilde). Nous sommes dans la grisaille de Montréal, en 2011.

HANS-JÜRGEN GREIF

#### ANDRÉE A. MICHAUD

*Rivière Tremblante*  
Québec Amérique, Montréal  
2011, 364 pages

Dès ses débuts sur la scène littéraire québécoise, en 1987, Andrée A. Michaud s'est distinguée parmi les voix féminines en pleine ascension. Alors que les écrivains, pour la plupart découragés par l'échec référendaire, se tournaient vers le passé, les femmes vivaient une intériorité toute différente. Avec *La femme de Sath*, Michaud avait fait une entrée remarquable, et remarquée : un roman angoissant, noir, imprégné d'un « flou artistique », selon Réginald Martel, où la narratrice revenait inlassablement sur les questions de l'identité d'une femme mystérieuse, rejetée par la mer. Depuis, Michaud n'a cessé de retravailler le thème de la disparition inexplicable d'un être humain, comme dans *Le ravissement* (Prix du Gouverneur général, 2001) ou encore, dans le polar *Lazy Bird* (2009), sur la méchanceté, le crime commis en pleine nuit, la nature hostile, l'eau, l'enfermement dans une communauté sans issue véritable, le rejet de l'étranger.

Dans *Rivière Tremblante*, l'auteure reprend un sujet qui lui est cher, celui de l'enlèvement ou la disparition d'enfants. Comme souvent, Michaud fait intervenir deux voix narratives pour décrire le désarroi dans lequel sont jetés ceux et celles qui ont perdu l'enfant au centre de leur vie. Nous sommes dans un village, Rivière-aux-Trembles, où Marnie Duchamp raconte la disparition de son ami Michael, survenue au cours d'un orage. Parallèlement, Bill Richard voit sa vie détruite par l'enlèvement de sa fille, Billie, alors que sa femme se suicide, incapable de résister à l'appel de l'enfant qu'elle croit assassinée. Par un curieux hasard, Bill décide de s'établir au village de Marnie, presque en même temps qu'elle, revenue pour les obsèques de son père. Bill perçoit tout de

suite le lien entre Marnie et lui, et découvre la croix marquant l'endroit où Michael a couru dans la forêt, presque trente ans plus tôt. Quand un autre enfant disparaît, Marnie et Bill sont les cibles de choix pour les policiers, qui les soumettent à de pénibles interrogatoires jusqu'au dénouement de l'énigme de cette dernière mort, rapprochant nécessairement les deux narrateurs.

Dans ce livre, marqué par la prédilection de Michaud pour le roman américain, les prénommes anglais, les disparitions mystérieuses et l'utilisation des thèmes évoqués plus haut, l'auteure, dans une langue admirable et parfaitement adaptée à chacune des voix, plonge avec le lecteur dans les abîmes du désespoir, causé par la perte d'un être aimé. Dans le premier cas, il s'agit d'une fillette



devenue adulte, et qui ne cessera de rejouer la scène de l'orage ; dans le deuxième, c'est un père inconsolable qui se remémore le sourire, le timbre de voix, le babil et les vêtements, tout ce qui l'a charmé chez Billie. Suivant les traces de grands romanciers américains, Michaud emprunte leur façon de procéder : elle reprend inlassablement, jusqu'à l'obsession, les mêmes questions, peu nombreuses, les creuse encore et encore, jusqu'à l'épuisement total des personnages qui, à la fin de leur



périple, ne sont plus que des loques. Ce genre de narration crée nécessairement des redites, magnifiquement écrites, il est vrai, mais néanmoins lassantes, même si la mise en place des éléments narratifs est claire et précise. L'insistance sur la douleur causée par la perte de l'autre moi se fait alors trop appuyée et perd, du même coup, de son efficacité. Un fort resserrement du texte aurait

grandement servi ce dernier, la blessure initiale serait restée plus vive, plus brutale aux yeux du lecteur. Après tant de reprises du malheur arrivé aux protagonistes, le lecteur cesse de se sentir interpellé. Il reste cependant l'écriture de Michaud, d'une force exemplaire, le ton juste des narrateurs, l'écho de phrases d'un équilibre parfait.

HANS-JÜRGEN GREIF

**JOSÉ SARAMAGO**  
*Caïn*

Traduit du portugais  
par Geneviève Leibrich  
Seuil, Paris  
2011, 170 pages

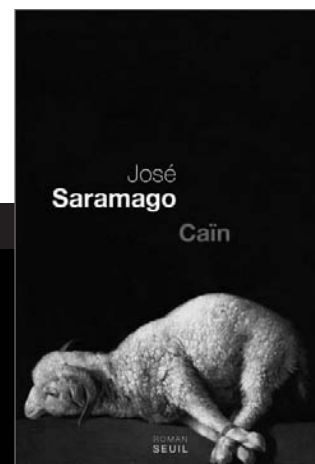
**C**ain est le dernier roman publié quelques mois avant la mort du célèbre écrivain portugais, survenue l'an dernier (pour les inconditionnels de l'auteur : sa conjointe, Pilar del Rio, qui gère la Fondation Saramago, affirme disposer d'un coffre rempli de manuscrits à publier). *Caïn* est une œuvre magistrale qui ouvre un bal curieux, celui de trois livres parus simultanément sur deux continents : *Vies de Job*, de Pierre Assouline, en France, et *Job & compagnie*, du signataire de cette recension. Bien que très différents l'un de l'autre, tous trois s'interrogent sur la justice divine. José Saramago et moi-même mettons en doute l'autorité et le droit absolu de Dieu, qui fait de l'homme ce qu'il veut. Saramago pousse le rejet du Tout-Puissant à un degré extrême et termine sa vie, littéralement, par sa lutte contre le Créateur, lutte qu'il a menée sa vie durant.

Comme on le sait, la Genèse rapporte qu'après avoir tué son frère Abel, Caïn est marqué au front par la main de Dieu. Il est condamné à errer sur la Terre, éternellement, et personne ne devra le tuer s'il ne veut s'attirer la vengeance divine. Saramago prend la liberté de faire de Caïn un voyageur non pas dans une

dimension géographique, mais temporelle. Le personnage franchit les frontières qui séparent Noé, Abraham, Isaac, Lilith, Josué, la Tour de Babel, Loth, tous reliés par une constante : la cruauté de Dieu envers l'Homme. Et l'auteur de demander au lecteur : même si l'on admettait qu'il ne s'agit que d'une série de légendes, pourquoi l'humain a-t-il inventé un être divin qui n'arrête pas de punir (et de tuer), aveuglément, tant le juste que le criminel ? Que penser d'un Dieu qui demande au père de sacrifier son unique fils légitime pour arrêter la main, prête à trancher la gorge de l'enfant, sous prétexte qu'il s'agissait tout juste d'une épreuve témoignant de la loyauté du serviteur envers le Très-Haut ? Pourquoi avoir réduit en cendres les enfants des Sodomités et des Gomorrhéens, eux qui sont innocents ? Le Déluge, qui signifie dans les Saintes Écritures un nouveau début de l'humanité, en a produit une autre, mais aussi méchante et criminelle que l'ancienne. C'est ici que l'imaginaire de Saramago triomphe : plaçant l'épisode du Déluge à la fin du livre, Caïn se fait le plus futé des adversaires de Dieu. Sur l'invitation de l'Être suprême, Noé l'embarque, l'arche part à la dérive. Les Noé et Caïn sont les seuls survivants humains. Après avoir couché avec toutes les femmes à bord, Caïn les tue, puis achève les maris. Quand Noé, désespérant devant le fait qu'il ne reste plus une seule femme

pour donner au monde l'Homme nouveau voulu par le Seigneur, il disparaît à son tour dans les flots. L'arche accoste au mont Ararat et, une fois les animaux sortis, Dieu appelle Noé. C'est Caïn qui se montre, ricanant. Voici son dernier échange verbal rapporté avec le Créateur, dans la graphie propre à l'auteur : « Il y en a eu une [humanité], il n'y en aura pas d'autre et personne ne la regrettera, Tu es Caïn, le méchant, l'infâme meurtrier de ton propre frère, Pas aussi méchant et infâme que toi, rappelle-toi les enfants de Sodome » (p. 169). Impossible de ne pas penser aux plus récentes réalisations cinématographiques sur le terrorisme au Liban, en Algérie, en Libye, au Rwanda. Nous savons tout, nous connaissons les horreurs que les hommes s'infligent mutuellement, les génocides, de l'extermination de millions de juifs aux Khmers rouges, en passant par les crimes commis pendant l'occupation japonaise de la Chine et les guerres du Balkan. Pourtant, tout continue, comme avant.

Dans la dernière page du roman, tout le pessimisme de Saramago se révèle devant l'incorrigible méchanceté de



l'Homme, sans oublier sa bêtise, sa cruauté, son intolérance, son invention d'un Dieu menteur qui profère de vaines promesses, ignorant ses créatures qui implorent en vain son aide. Le testament de Saramago est accablant, et l'humour féroce de l'auteur, tout au long du récit, n'y change rien : la rédemption est exclue. Si Dieu s'est mêlé de notre création, il a commis sa plus grave erreur, car sa créature détruit tout ce qu'elle touche, à l'image de celui qui l'a faite... à son image. Le Bon, le Beau deviennent alors absurdes, ne sont que des aberrations attribuables à des êtres porteurs de gènes défectueux.

HANS-JÜRGEN GREIF

